



ACTES DE L'INSTITUT
NATIONAL GENEVOIS
1969

Section de Littérature

GILBERT TROLLET

AUTOSCOPIE

suivie de deux poèmes inédits

Nouvelle série du Bulletin de l'I. N. G.

numéro 10

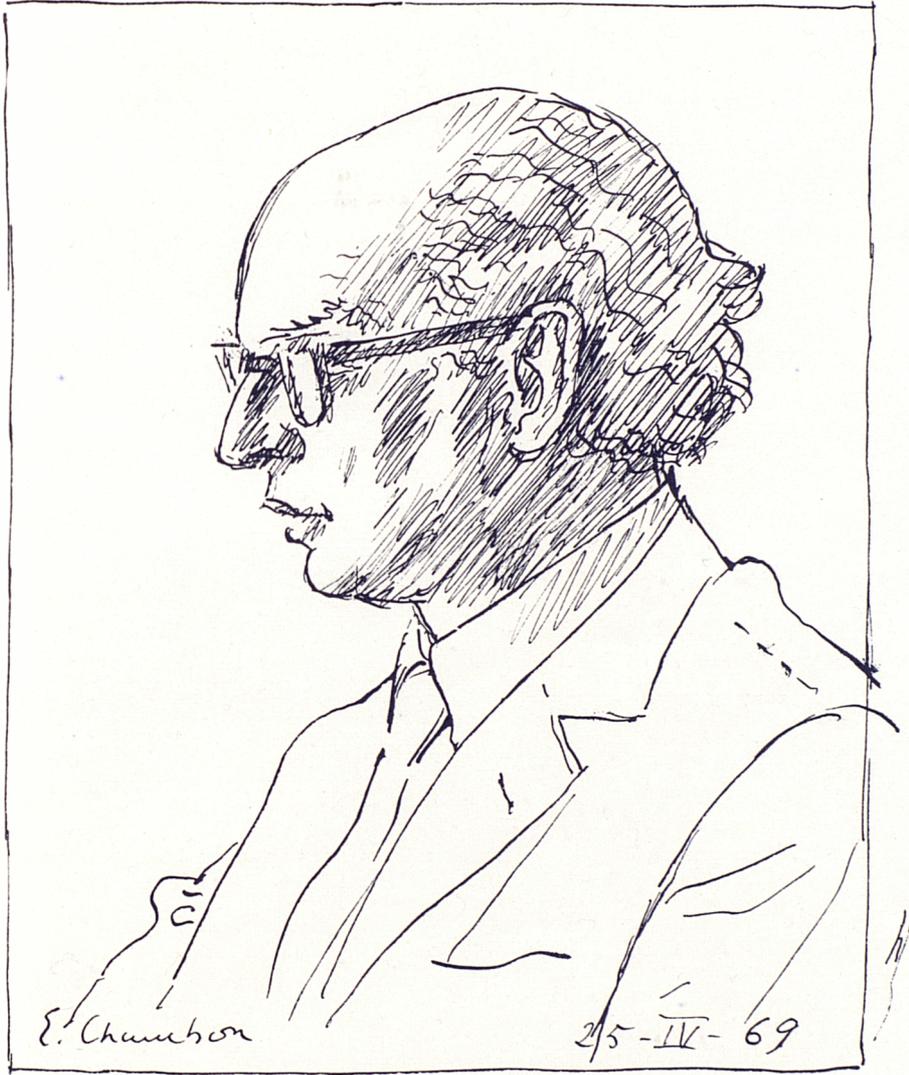
B 165/12/1970



1092476443

(Actes de l'Institut

NATIONAL GENEVOIS
Promenade du Pin
GENÈVE



E. Chamberon

25-IV-69

Ce texte reprend l'essentiel d'une causerie, suivie d'un récital de poèmes, que j'ai donnée le 29 janvier 1969 à l'Institut national genevois. J'en ai conservé la touche à dessein capricieuse, le ton parfois désinvolte, et je l'ai complétée de quelques emprunts à un autre exposé d'une portée plus générale. Le titre (selon Lalande : « hallucination consistant à se voir soi-même devant soi ») peut se concevoir à volonté comme survol biographique, référence à l'époque, résurgence ou durée intérieure, ou encore — fantasme privilégié de la poésie — réversibilité du Temps.

G. T.

I

Notre président et ami Jean-Théodore Brutsch m'avait suggéré, il y a quelques mois, de parler ici de la revue *Présence* qui cessa de paraître en 1960 après qu'elle eut totalisé, avec l'appoint en 1951 et 1952 de la *Revue de Suisse*, une bonne cinquantaine de numéros. Ce fut, à vrai dire, un aspect important de mon activité. Mais faut-il, pour l'heure, réveiller le chat qui dort ? Je ne le pense pas, d'autant que l'opération serait longue, ardue et parfois douloureuse. *Présence*, au reste, sur laquelle je vais sommairement m'expliquer plus loin, pourrait se risquer à rouvrir l'œil un jour ou l'autre. Le moment venu, nous songerons à sa pitance et nous rappellerons ce qu'elle fut, les mutations qu'elle devait subir au cours des années, puisqu'aussi bien elle entraîna encore dans son sillage les revues *Suisse Romande* de Daniel Simond et *Suisse Contemporaine* de René Bovard.

Mais *Présence*, qui a défendu naguère l'esprit romand ou du moins s'est interrogée sur lui, s'est toujours voulue une revue internationale, rejoignant ainsi ce que Robert de Traz nommait opportunément « l'esprit de Genève », désignation un rien possessive, et pourtant légitime, du cosmopolitisme libéral. On me dira que ce sont là de vieilles lunes, à l'heure surtout d'Apollo 10 ou 11... Eh bien, précisément, le gros numéro d'enquête sur l'Europe et l'europanisme que nous devons publier, en 1934, avec la collaboration notamment de Thomas Mann, Jules Romains, Hermann de Keyserling, Paul Valéry, Léon Pierre-Quint, Thibaudet, Bernard Shaw, et j'en passe, cette enquête menée tambour battant à l'initiative de Daniel Simond et Pierre Beausire énonçait les données d'un problème qui se pose à nous en des termes, il est vrai, autrement complexes et urgents aujourd'hui. L'Europe, peau de chagrin, est à repenser toute entière à l'échelle de la planète.

Laissons pour le moment *Présence* à ses archives. Je vais donc parler de moi, et ce sera un rapide survol de ma vie, le vieux Hésiode y consente qui chanta les Travaux et les Jours ! Je sais bien qu'il y a toujours de l'impudeur ou de l'indiscrétion à parler de soi... Mais le moyen, puisqu'on m'y invite, de faire autrement ? Je ne prétends pas gloser ou m'expliquer ici sur la poésie en tant que telle. Ce serait d'une généralisation bien ambitieuse ou naïve. Tout propos sur la poésie se rapporte nécessairement à une expérience singulière, transmissible certes, mais singulière ; et dès lors ce qu'on appelle le lyrisme est une aventure toute personnelle. Mais le langage est communication, fussent quelques têtes folles le contester parmi nous, et ainsi l'art lyrique est-il un héritage commun, qui toujours se restitue à lui-même et nous concerne tous à quelque degré.

Or, je vais peut-être vous surprendre, mais je n'ai pas le culte de la poésie... Je n'ai pas le culte de la poésie au sens dévot ou dévotieux du terme. Il faudrait pour cela que je confonde ou confondisse l'art et la croyance, les aspirations légitimes de la foi et l'exigence quasi artisanale de l'art d'exprimer, le Verbe incréé et la parole poétique. J'entendais récemment un confrère, sans doute bien intentionné mais prompt à se duper lui-même, nous parler des illuminations, au sens mystique imputé à Rimbaud, que lui aurait valu l'exercice de la poésie. C'était touchant, mais il y avait là abus de terminologie et méprise sur les mots. On joue ainsi, depuis toujours, sur certaines équivoques du langage. Notre auteur entendait sans doute par « illumination » la révélation du mystère inhérent à la nature profonde. Ce serait, si l'on veut, la saisie intuitive de l'Être. Or, cette saisie, cette réalité toujours en passe de se dévoiler au for intérieur, le poète en est l'instrument, mais non pas le démiurge... Oui, le narcissisme des poètes fait grand tort à la poésie. Le don de poésie, en tant qu'il engage l'homme et qu'il ambitionne de faire de l'action la sœur du rêve, achoppe aux deux extrêmes : l'usure et la débauche des mots.

La poésie est un art, ni plus ni moins, mais capable de se muer en art de vivre. Son éthique est profondément incarnée dans l'écriture et dans la substance du langage. Il faudrait parler de la poésie avec cette sorte de pondération qui d'elle-même traduirait l'heureuse constellation de la gravité et de la légèreté. « Zwar ist es leicht, doch ist das Leichte schwer », notait Goethe avec humour dans le deuxième Faust. Cette difficile légèreté, c'est encore, sur le plan de la morale poétique, l'accep-

tation tacite des contingences de la vie et de l'art. Et le vécu, l'instant vécu, s'il est privilégié, figure l'instance à la fois créatrice et négatrice du temps : l'Éternel Présent.

La poésie n'est certes pas pour autant le « réel absolu », ainsi que le proclamait Novalis. Elle se contenterait fort bien, du reste, d'être tout bonnement le Réel, si celui-ci pouvait se définir... « La beauté sera convulsive ou ne sera pas », tranche de son côté André Breton dans une sentence qui pour beaucoup est demeurée article de foi. C'est là encore de l'absolutisme téméraire, et ce dogmatisme de chef d'école a largement contribué à la « terreur dans les lettres » ; et pourtant j'ai aimé le sur-réalisme et j'en procède, en partie, comme tout le monde !¹ L'image ou le concept des vases communicants ne cessera de signifier le phénomène de l'intersubjectivité dans l'art d'aujourd'hui. Je suis *vous*, vous êtes *moi*. L'on est ainsi dans le vrai de l'unanimité morale propre à la poésie. Mais aussi, la poésie manifeste l'accord privilégié du dehors et du dedans ; ils retentissent l'un sur l'autre par une osmose qui est le chîmisme profond du moment créateur. C'est dans ce sens que pour Goethe toute poésie était de circonstance. Mais l'accord intime du moi et du monde présuppose leur choc originel...

Ce qui tout de go m'amène à ce que je crois être mon premier souvenir d'enfance. Je me vois, à l'âge où l'enfant a dépassé à peine le stade des premiers pas, parcourir à grand-peine un obscur corridor. J'en atteins l'extrémité, j'en ouvre brusquement la porte, et telle un fauve à l'affût m'assaille la lumière. Je ne distingue rien ; je suis comme submergé par l'apparition du Jour, l'évidence du jour solaire... C'est le passage (et son saisissement) de la nuit à la non moins mystérieuse clarté du dehors. Souvenir-écran, dirait la psychologie, d'une expérience primordiale : celle de la naissance. J'aurais garde de le contester, et je rejoindrais volontiers d'ailleurs les vues de Maryse Choisy sur ce qu'elle appelle, d'un terme qui est appelé à faire carrière, « l'inconscient prébiographique »².

Autre instantané de la mémoire, moins poignant certes, mais plus grandiose par sa révélation du ciel cosmique à l'enfant que tout déconcerte ou stupéfie. C'est l'apparition de la comète de Halley alors que j'étais un bambin de deux à trois ans. Je me revois sur le balcon du logis familial, à Chièvres où je naquis, hissé par une sorte d'exceptionnelle faveur dans les bras de mon père, et bouleversé par l'éclatant phéno-

mène qui me semblait l'annonce d'un imminent cataclysme ou d'un privilège sans mesure. L'image intériorisée de la Comète m'a toujours poursuivi depuis lors :

— *C'est elle*

*Qui gouverne l'éclosion, l'orbe du monde,
Toison muette, échevelant vacarme
De plein silence et le cri de son cœur
Brûlé d'extase (mon vertige) et qui la voit
Ne peut sur le créneau des ans s'appesantir
Et vivre, feindre, ni mourir...*

Un jour, ce fut l'arrivée d'un cirque ambulat. Ma mère m'y emmène. Là, les évolutions d'un voltigeur sur son trapèze m'apparaissent un comble de prouesse et me fascinent ; elles déchaînent soudainement en moi la très ancienne ambition humaine : devenir l'homme-oiseau, conquérir l'espace... Le tout s'accompagnant d'une incoercible impression de vertige. J'ai fixé cet émoi dans un tout petit poème d'il y a bien des années. Il s'intitule « L'homme volant », et le voici pour ce qu'il est :

*Funambules au village,
Quelle audace vous étiez
Pour nos yeux tendres, à l'âge
Où s'ouvre le monde entier.*

*Je me rappelle, au trapèze
Insensé, l'homme volant.
Moi, sans souffle sur ma chaise,
Je cinglais du même élan !*

*Quel vertige, ô souvenance !
J'en tressaille : c'était hier,
Ce frisson de mon enfance,
Et moi, trop sensible et fier.*

Aux amateurs d'une science malheureusement bien décriée de nos jours, la rhétorique ou l'art des vers, je signale en passant la facilité gratuite, dans la chute, des rimes masculines. Quelque chose n'y est pas. Ce sont ces entraînements de la prosodie classique qui m'ont détourné souvent des formes traditionnelles, quitte à y revenir... Il n'existe point, de fait, de telles disparités entre le vers libre et le vers classique. Leur essence commune se dégage d'elle-même, si l'on a l'oreille fine. Le docteur Henri Flournoy, qui devait m'initier à la psychologie analytique, s'intéressa à ce petit texte et son contexte affectif ; il en fit, en 1949,

un essai que publia la « Revue française de Psychanalyse » sous le titre de *Poésie et souvenir d'enfance* :

« Tout comme le rêve, la rêverie éveillée et le jeu, écrivait-il, l'œuvre poétique a pour fonction de procurer une libération intérieure à celui qui la crée, donc un sentiment de plaisir... Le contenu d'un poème est attrayant dans la mesure où il exprime des émotions et des conflits d'une nature très profonde et d'une existence universelle, par exemple ceux du complexe d'Œdipe. Le lecteur vibre alors inconsciemment à l'unisson de l'œuvre que lui offre le poète... »

Ici, qu'on me permette une parenthèse. Ayant abordé la psychologie dite des profondeurs, je suis très loin de partager le curieux et condescendant dédain que bon nombre de mes confrères nourrissent encore envers cette discipline particulière des sciences de l'homme, comme située à mi-chemin de la philosophie et de la biologie. La psychanalyse ressortit d'ailleurs assez profondément au domaine de l'art, ou du sacré au sens antique du terme, et Freud le beau premier l'avait compris, qui fit du mythe ancestral l'exposant de ses idées. On sait qu'il considérait le rêve comme la voie royale (disait-il) de l'investigation intérieure... C'est à quoi objecte aujourd'hui encore, par exemple, l'excellente revue la *Tour de Feu* dans un tout récent numéro gaillardement intitulé, comme s'il s'agissait ma foi de paraphraser le message évangélique : « Délivrons-nous des rêves... » On y voit notre ami Edmond Humeau, trouvère incontestable au demeurant, s'écrier d'une voix sardonique, et chacun de faire chorus : « Les vrais rêves du poète, ce sont ses poèmes. Ses rêves de la nuit, c'est de la merde ! » Eh bien, il faut lui pardonner, car de deux choses l'une : ou bien il ne sait pas ce qu'il dit, ou bien il ignore ou feint d'ignorer qu'il sait trop bien ce qu'il dit ! A la vérité, il nous faut assumer nos rêves, du cloaque obscur à l'intuition spirituelle qu'ils véhiculent parfois comme malgré nous. Nos rêves sont notre vérité fardée, ou masquée, mais infrangible. Les poètes seraient bien avisés d'y aller voir. Ils gagneraient en unité intérieure ce qu'ils perdraient en dualisme acharné de l'être et du paraître.

On peut élargir le débat sur le plan, non plus seulement esthétique, mais de la conscience et ses degrés. C'est ainsi qu'il n'est pas mauvais parfois de se poser les questions en apparence les plus saugrenues... Dormons-nous ? Révons-nous la vie ? Sommes-nous éveillés ? C'est tout le problème peut-être de la responsabilité morale et de la liberté. Mais cette liberté du jugement existentiel fait peur. Paul Valéry, à qui lui demandait un jour : « Quel est le rêve de votre vie ? », répondit avec une souveraine ironie : — « Me réveiller ! », et il clouait ainsi le bec au futile enquêteur.

Vers la sixième ou la septième année, ce fut pour moi le village de Cornaux, le domaine agricole paternel, l'école primaire au cœur de la vie campagnarde, la sinieuse forêt des contreforts jurassiens entre Neuchâtel et Cressier. Mais aussi les années de guerre, la fameuse grande guerre (celle de 14-18) qui de toutes les guerres est devenue la préférée de Georges Brassens (et moi donc !), et la seule à la vérité qui jamais se proclamât la dernière... « Nie wieder Krieg ». Dans ces années profondes, c'est le contact charnel de la nature et des bêtes, sans en excepter le spectacle bouleversant pour un petit garçon des cruelles nécessités de l'économie rurale : le cheval qu'on châtre, le cochon qu'on égorge et son cérémonial où l'horreur, pour moi, le disputait à je ne sais quel air de fête, le poulet qu'on décapite, l'acte enfin tout ensemble de faire fructifier et de sacrifier.

La paix revenue, ce fut Genève où ma famille, qui bon gré mal gré désertait la vocation des champs, vint s'établir. A Saint-Jean, quartier sur la hauteur consacré à Jean-Jacques, j'eus pour condisciple le fils (Yvan) du compositeur Ernest Bloch qui s'apprêtait déjà à franchir l'Atlantique. Yvan, s'il est associé pour moi au souvenir d'une petite camarade blonde dont nous nous disputions les innocentes faveurs, l'est plus encore à la précoce découverte que je fis, dans notre entourage scolaire, d'un virus qui hélas n'épargne point l'enfance : l'antisémitisme. Les Bloch s'en furent donc vers une terre plus hospitalière, et s'en trouvèrent bien. Un artiste, soit dit en passant, peut certes s'agrèger à la Suisse et s'en réclamer, et s'y sentir à l'aise ; mais à la condition de s'être dûment immunisé, du dehors ou du dedans, contre notre fameuse étroitesse morale et son réflexe égalitaire, quasi endémiques au temps dont je parle. Tout artiste créateur est ainsi, chez nous, une sorte de transfuge de sa terre natale. Voyez Ramuz, Pourtalès, Paul Budry, Pierre-Louis Matthey, Charles-Albert Cingria, Le Corbusier, Blaise Cendrars, Jacques Chenevière natif de Paris et chez qui tout dans la manière le démontre. A la Jonction, lieu d'intersection du Rhône et de l'Arve, noyade sous mes yeux d'un petit camarade de jeu : première expérience de la fatalité mortelle qui inhère à la vie, et panique affreuse qui s'ensuivit. Mais Saint-Jean, c'est également la découverte du scoutisme sous la férule plus timide qu'intimidante de Lord Algernon, entendez l'irremplaçable Pierre Girard, qui plus tard, comme je l'interrogeais sur mes premiers essais poétiques, les décourageait avec une pointe de rigorisme calviniste où perçait l'envers de la fantaisie ailée, et s'en expliquait d'ailleurs le plus gentiment du monde : que dire au juste, je vous le demande, après Francis Jammes et Anna de Noailles ?

Au Collège Calvin, je fus, je le crains fort, un assez piteux élève. J'y étais entré sous de fâcheux auspices, le doyen en section inférieure (ce M. Delafontaine n'avait point la bénévolence oisive du fabuliste) m'ayant ni plus ni moins menacé, la boutade n'y changeait rien, de me faire couper les oreilles ! Telle était la touche psychologique de nos éducateurs d'alors. Mais les bons élèves, on le sait, font les mauvais poètes ; et René-Louis Piachaud, qui s'y connaissait, ne m'eût pas contredit là-dessus. D'ailleurs, qu'enseigner au juste, à part le bagage usuel de l'enseignement classique, des bribes d'humanités, un peu de latin, et peu de grec, à un adolescent plus capable de rêver tout haut que d'assimiler la manne des idées reçues, ou les notions indispensables du Savoir qui fait de vous, à la longue, un citoyen à part entière et l'ornement éventuel de la République ? Tel étais-je, par cette trame d'indolence et de sourde révolte qui résiste au dressage comme le poulain échappé.

Très tôt, l'on m'expédia en Allemagne, puis en Angleterre. En Rhénanie, à Mannheim, que jouxte le territoire de la rive gauche du Rhin qu'occupaient des forces françaises mâtinées de troupes marocaines, je poursuivis quelques études. J'y travaillai quelque temps dans une filiale de Brown Boveri, occupé une partie de mon temps, à mes débuts, à faire le compte des pièces détachées dans un « Lager » de cette grosse firme helvétique. Je fraternisai vite avec mes collègues du monde ouvrier. Ce contact direct avec le prolétariat urbain, le vrai, celui d'une cité laborieuse de l'ancienne Germanie, m'a été profitable à maints égards. L'université fait de vous un personnage ; à proprement parler elle vous « distingue » du prochain, et ainsi d'une partie essentielle ou obscure de vous-même. Le coude-à-coude du salarié manuel vous ramène à l'homme élémentaire, et le poète, ignorant qu'il est encore de son pouvoir et des épreuves qui l'attendent, y apprend mieux son futur métier de témoin ou de révélateur de la condition humaine.

L'expérience fut sensiblement la même au centre minier des Midlands, à Birmingham, où transi j'arrivai par un soir de neige pluvieuse qui le disputait à la suie, bourbe infâme dont la blanche Albion a conservé jalousement le secret. Le temps de m'adapter, j'ai aimé cette grande ville enfumée, ouverte cependant à la verdoyante campagne shakespearienne, et j'y portais gaillardement (j'avais dix-neuf ans) le chapeau melon qui est ou qui fut en Angleterre le couvre-chef traditionnel d'à peu près toutes les classes de la population. Je repassais la Manche de trimestre en trimestre. Puis, lesté de tout l'anglais qu'on voulait que je susse, je fis retour en Suisse ; je séjournai un semestre à

Saint-Blaise, autant dire à Neuchâtel, où l'un de mes oncles du côté maternel entendait que j'appartinsse à la société de Belles-Lettres. J'y côtoyai, parmi d'autres, Denis de Rougemont et Gérard Bauer, flairant déjà le vent délétère du surréalisme qu'une fièvre transjurane véhiculait jusqu'à ces rives de couleur changeante, si promptes à s'encolérer, qu'avait chantées naguère Philippe Godet.

Mais le Sapin vert ne pouvait me retenir plus d'un semestre dans son ombrage trop ajusté ; et c'est ainsi que je me trouve, l'année suivante, descendre du train en gare de Lyon, à Paris, avec l'ambition d'y travailler dans le domaine de l'édition. J'y travaillai bel et bien, mais ce fut dans la rédaction d'un quotidien américain, avenue de l'Opéra, puis dans une firme cinématographique (j'avais déjà le goût le plus vif pour le « septième art »), puis en d'autres officines, pour ne rien dire du journalisme épars. J'ai totalisé de la sorte une dizaine d'années parisiennes. Mes domiciles successifs devaient m'entraîner, au hasard des nécessités ou de la fantaisie, d'un minable hôtel rue Lepic à une chambre plus décente de la rue d'Hauteville, puis du quartier de la gare du Nord à la rive gauche ; pour remonter sur l'un des bas-côtés de Montmartre, rue de Maistre, et finalement aboutir en la sinueuse rue de la Jonquière, tout près de l'avenue de Clichy où vivait Honegger, dédale ancien que j'ai voulu hier encore reparcourir, mais le fil désorienté du souvenir s'y rompit.

En Allemagne, en Angleterre, j'avais déjà commis des poèmes. Mon premier volume, « Cadran », avait paru chez un petit éditeur besogneux du 12^e ou 13^e arrondissement. Je croyais en mon étoile, et lorgnais passablement sur celle des autres. La tarentule littéraire est à Paris l'épidémie la plus contagieuse qui soit. J'écrivis un jour à Max Jacob. Il m'invite aussitôt à passer le voir, rue Nollet : « Venez, cher poète, et surtout ne m'appellez pas cher maître, je n'ai d'autre gloire que celle de mes amitiés... » Telles étaient, engageantes et rouées, les dispositions de frère Matorel envers la jeunesse, et son accueil m'autorisait à le tutoyer à bref délai. Je ne tardai point à lui présenter les quelques amis que je m'étais faits au hasard des rencontres : Aloys Bataillard, Jean Audard, Louis Salou, lequel compensait d'un dandysme étudié, mais si touchant de bonne grâce et de délicatesse, sa condition d'employé des PTT. Max l'entraîna dans le milieu des Pitoëff, et Salou devint en peu d'années, à l'écran comme à la scène, l'acteur prestigieux que ne rebutait aucun rôle de composition. Il fallait l'entendre nous débiter Rimbaud par cœur. Sous sa diction péremptoire, les

« Assis » accusaient jusqu'au frisson leurs postures figées, et l'alexandrin dans sa rage contenue triomphait pour de bon ! Ajoutons, pour le détail du portrait, la canne à pommeau d'argent dont Salou ne se séparait guère dans ses déambulations : il y avait du fantôme de Robert de Montesquiou là-dessous, ou je ne sais quel relent de métempsycose. Sacrifiant à une mode surannée qui nous venait tout droit de Mallarmé, nous échangeions parfois des adresses en vers, du genre de celle-ci par exemple :

*Le poète Louis Salou
Habite, si je ne m'abuse,
Au numéro sept, rue Dalou,
C'est là qu'il taquine la Muse !*

Et Salou de me répondre dare-dare :

*Petit facteur, le temps nous fuit.
Mercure cycliste ou pédestre,
Cours, vole au soixante-dix-huit,
Chez Gilbert Trolliet, rue de Maistre.*

Notre petit groupe s'était constitué dans l'arrière-salle d'un bistrot de la rue Saint-Lazare. Je crois bien que nous y vîmes un soir Raoul Follereau en personne, qui bien plus tard fit dériver son goût des lettres sur une entreprise d'une autre envergure humanitaire : l'assistance aux lépreux. L'amitié comptait beaucoup. Nos petites amies, quand nous en avions, étaient de bonnes filles généralement point bégueules ni cultivées pour deux sous, mais qui, pour avoir incubé dans l'air contagieux de Paris, avaient le sens de l'imprévu et la sociabilité sans phrase, mais non sans à-propos, ce qui est déjà comprendre la poésie.

Nous créâmes une revue, *Raison d'être*, qui tenait son titre du consentement spontané de Ramuz. En trois ans, elle eut bien, ne vous déplaît, ses dix à douze numéros — et Max Jacob était sa première acquisition d'importance. Bientôt y collaborèrent Jules Supervielle, Pierre Jean Jouve, Jean Desbordes, Julien Lanoë, Edmond Gilliard certes, mais aussi le regretté poète genevois Henri Ferrare, converti de fraîche date au catholicisme, qui me rejoignit un beau matin à Paris, mais qui ne tint guère qu'un mois ou deux sous sa chape sulfureuse et bientôt devait s'en retourner au pays³. Le peintre Emile Chambon, doué en diable et curieux de tout, nous faisait de loin de grands signes d'intelligence. Une folle équipée en l'île de la Grande-Jatte nous fit rencontrer l'entière tribu d'Alexandre Cingria qui y campait comme un

prince nomade sous les étoiles. *Raison d'être* tenait ses assises chaque semaine en la brasserie Radio, boulevard Rochechouart, et nous étions une bonne douzaine, parfois davantage, qui s'y rendaient pour le plaisir du revoir sous l'œil allégrement sorcier de Max. Heureux temps où le « Cornet à Dés », Mallarmé, la « Jeune Parque », la « Dialectique de l'Eternel Présent » de Louis Lavelle, bien mieux à coup sûr que le « Discours de la Méthode » ou la « Critique de la Raison pratique », voisinaient sur notre table et se repassaient de la main à la main. Jean Follain, justement, publiait « La Main chaude ». Moi, c'était « Petite Apocalypse », titre bien oraculeux pour des strophes encore écervelées. L'éternel danger de la poésie, c'est de prendre le jeu des mots pour une démarche supérieure, et la jeunesse n'en sait rien ; mais qui n'a point joué ne se rencontrera nulle part.

Fernand Marc, d'une dizaine d'années notre aîné, présidait aux destinées d'un autre groupe, fort éclectique celui-là, qui rassemblait ses fidèles en un vaste café de la porte d'Orléans. Je m'y rendais à l'occasion ; et la remontée alors en mon domicile montmartrois se faisait à pied, le dernier métro raté, la bourse peu encline à la dépense exorbitante d'un taxi. Longues randonnées nocturnes, aussi, avec Arthur Adamov, qui était intarissable sur le compte de Dostoïevski et de la Révolution nécessaire, et que hantait, plus encore que la poésie, le rêve mystique ou la chimère d'une métaphysique expérimentale, avant que le don dramatique en lui n'y mît bon ordre. Mais une autre rencontre décisive fut celle de René Daumal à peine sorti de l'aventure du *Grand Jeu*, et à propos duquel Robert Kanters écrivait, plus de vingt ans après sa mort, qu'« il gagne déjà en gloire du cœur ce que les autres glanent en notoriété ». Par lui, ou dans le cercle de ses affinités électives, j'ai connu Ribemont-Dessaignes, Rolland de Rénéville, Milosz et sa solitude à l'aura franciscaine, André Delons qui fut tué à Dunkerque. J'ai retrouvé Daumal, au seuil de la guerre, à Genève. Devenu disciple de l'inquiétant Gurdjieff, il y suivait les cours d'une héritière du maître, et s'astreignait avec son ami Lavastine à l'extraordinaire discipline d'un enseignement qui exigeait autant de l'ascèse physique que de la pensée dirigée. C'était beaucoup ; c'était trop sans doute pour un esprit de cette élévation spirituelle et d'une enveloppe charnelle si vulnérable.

D'évidence, les années vécues dans le climat parisien d'autrefois ne s'évoquent pas aisément, et elles se résument encore moins. Si je publie le volume d'« Eclaircies » aux éditions des Lettres de Lausanne par les

soins de Jean Descoullayes, je dois à Paris surtout les sonnets de « La Vie extrême », qui par antiphrase ont suggéré à Paul Eluard⁴ le titre de « La Vie immédiate », et les textes éruptifs d'« Itinéraire de la Mort », sorte d'incantation poétique de la vie antérieure et de la naissance, réceptionnée, je ne saurais dire autrement, dans un état second ; elle est toute proche de l'écriture automatique, ou du romantisme effervescent qu'un jeune Helvète se doit d'avoir sucé à la mamelle de par sa position caractéristique au confluent des cultures. Voyez Albert Béguin et sa quête germanique obstinée avant qu'il ne prît les rênes de la revue *Esprit*, les traductions véridiques de Novalis ou de Hölderlin que nous devons à Gustave Roud, et Pierre-Louis Matthey si sensibilisé au romantisme insulaire et grandiose de la poésie anglaise. A Marseille, les *Cahiers du Sud* étaient un fief de ce grand courant européen. « Itinéraire de la Mort » y fut accueilli d'enthousiasme et édité sans encombre, grâce en soit rendue au courageux Jean Ballard.

Mais tout poète a ses racines, qui risquent le dessèchement hors de la terre natale, et qui réclament, qui clament en silence. Je m'en revins à Genève, la plus française des villes de Suisse romande, où ne m'incommodait nul dépaysement à rebours. J'y alignai au cours des années les recueils que me dictaient les circonstances et les voix intérieures. Ce fut, de même, l'entreprise fort risquée et constamment menacée de la revue *Présence*, à laquelle l'ami pour de bon providentiel, Jean Descoullayes, devait apporter le sûr appoint lausannois⁵. *Présence* essaima largement à l'étranger, mais elle vivotait sur nos terres soupçonneuses. Après deux séries trimestrielles et deux autres mensuelles, elle cesse de paraître, refait surface en 1946 avec un seul numéro, mais de taille (T. S. Eliot, Patrice de la Tour du Pin, Herbert Read, Ungaretti — je cite les noms du dehors), pour resurgir obstinément d'elle-même en 1956. C'est déjà, malgré les éclipses, sa sixième ou sa septième année d'existence. L'aventure va se prolonger jusqu'au seuil de 1960, année qui lui fut fatale en raison inverse de la haute conjoncture. Peut-être il est vrai certaines de nos collaborations ou enquêtes étaient-elles trop enclines (c'est la faute irrémédiable) à la remise en question de tout ; nous vîmes se dérober sur la pointe des pieds nos grandes institutions nationales vouées, comme on disait, à la défense spirituelle du pays, terminologie bien ambitieuse pour une si maigre faculté d'attention profonde à ce qui se passe et cherche à s'exprimer.

Passons, c'est le cas de le dire. Et sans autre amertume d'ailleurs que le sentiment de la tâche inachevée, puisqu'en 1951, quelques années

après que j'eusse tenté la reprise de la *Semaine littéraire* de l'excellent Debarge, un autre amoureux de nos lettres : Ilya Grunberg, faisait appel à mon concours de rédacteur et alimentait de ses deniers dix numéros volumineux de la *Revue de Suisse*, qui en si bon chemin dut s'arrêter là⁶. Ainsi en va-t-il chez nous du destin de nos revues. Du moins nous éclaire-t-il sur nous-mêmes, tout échec (si échec il y a) se traduisant au bout du compte par un certain bénéfice moral : celui de la lucidité — et ce n'est pas peu de chose.

Mais j'en reviens à la poésie, dont la grande affaire me fut toujours rassurante et finalement, si j'ose dire, payante. J'écris « Ode à la France » au soir de l'occupation de Paris, strophes fièvreusement jetées aux marges d'un journal dans le train qui me ramenait de Lausanne à Genève. Les effigies de circonstance y abondent, mais à de certaines heures le cliché figure avec justesse le « lieu commun » de ce qui déborde et nous concerne tous. C'est à Berne, où la même année je me trouve attaché au Service d'écoute des informations étrangères, que j'ébauche le long poème d'« Ode à la Fortune », et j'en citerai une strophe pour le rappel de l'heure et l'acte d'intériorisation qu'en proposait — en dépit de tout — l'expérience :

*O Fortune, voix entendue,
Insolite, nous exhortant
Malgré la bourbe, l'étendue
Et la haine mêlée au temps !
Voix nocturne, voix éblouie,
Echo d'Orphée... à peine ouïe
Les choses changent alentour !
Une cloche transfigurée
Ne cède plus à la durée
Et carillonne dans la tour !*

Les volumes « Offrandes » et « Fallait-il » paraissent alors que je me trouve mobilisé en service actif, à Soleure puis à Zweisimmen. La fin de la guerre me voit m'en retourner par brusques escapades à Paris, tandis que l'astreinte du travail professionnel me fixe et me retient à Genève. D'aimables lauriers que me valut, comme pour en justifier le titre, le volume « L'Inespéré » (1949), me sont en confidence annoncés, avec la spontanéité même du cœur, par un confrère tel que les sournoises rivalités du talent n'en forgent plus guère autour de nous, je veux parler du poète Charles d'Eternod. Le titre des chansons de la « Balle au bond » m'est non moins gracieusement concédé par Pierre Reverdy,

auquel pourtant il appartenait depuis toujours. Pierre Cailler les édite, et plus tard Jean Apothéloz et Pierre Wissmer en tirent les plus sensibles mélodies. Ces choses-là vous consoleraient, s'il en était besoin, de la foire d'empoigne littéraire et son remuant panier de crabes.

Certes, ce qui détermine l'artiste ou le poète dans son évolution n'est jamais simple. Les motivations obscures, les seules qui soient radicales, s'y combinent avec les incitations du dehors. Mais celles-ci ont parfois la force inéluctable de la nécessité intérieure. C'est l'heure double du destin. Toute la poésie française actuelle s'est ressentie en profondeur des événements de ce dernier quart de siècle ; ils ont retenti sur le langage et ses moyens d'expression, autant qu'ils ont bouleversé les mœurs, la sensibilité, la culture. Qu'on le veuille ou non, nous vivons l'ère de la fission nucléaire, de la science conquérante et de l'homme en lui-même dissocié. Ses étapes successives sont comme passées de l'épreuve subie au rang du symbole ou du mythe ; et ces étapes, elles ont nom Auschwitz, Stalingrad, Hiroshima, Vietnam, ou l'Espagne, ou la Grèce livrée aux colonels, ou Prague, pour ne rien dire des camps de la mort lente qui subsistent un peu partout de par le monde. La peine ou le malheur des hommes n'a jamais eu de cesse ; mais toujours « l'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable ».

Comment la poésie serait-elle demeurée étrangère à cette réalité contraignante ? En 1956, après une longue pause toute d'interrogation et d'inconfort, j'avais cristallisé le thème angoissant de la menace atomique dans le poème en six chants de « La Colline », qui se flattait d'en rendre compte sans qu'il eût rien à sacrifier, pour autant, des ressources du lyrisme traditionnel. Les années suivantes, aucune donnée, aucun aspect de cette heure « au moins très-sévère » ne me semblait plus pouvoir s'incarner dans la prosodie usuelle et dans le vers. Le nouvel équilibre de la terreur et la précarité même des choses rendaient toute application à la parole poétique comme dérisoire. Mais au chant qui se refuse, au silence consenti, répond la sourde injonction de l'acte d'exprimer — et les mots suivent en bons serviteurs du mystère des mots.

Ainsi ai-je fixé et recueilli les textes lapidaires de « Prends garde au Jour » et de « Laconiques », qui ne prétendent d'ailleurs à la poésie que dans la mesure où celle-ci est capable de renaître indéfiniment de sa cendre. C'est une dialectique, si l'on veut, de l'extrême condensation verbale et de la spatialité, mais simple et dépouillée à l'extrême, accordée aussi à la notion de relativité ou d'espace-temps dont toute

esthétique est plus ou moins tributaire aujourd'hui. C'est là ma veine actuelle, ou récente. Elle est humble (ou secrètement ambitieuse), avec la conviction que l'égoïté complaisante du poète ne mène à rien. Or, nous sommes tous embarqués dans ce processus de surestimation et de dissimulation de soi. C'est le masque sous lequel se dissimule le visage tourmenté de l'homme d'aujourd'hui.

Ce qui cloche, écrivait Chesterton il y a plus d'un demi-siècle, c'est que nous ne cherchons pas la vérité... Cela vaut pour tous les objets de la connaissance ou de la foi. Mais la vérité dite objective est d'une pauvre évidence. Quel poète la tiendrait pour sienne ? Mais quel poète ne s'abuse sur les pouvoirs de l'imaginaire ? Vraie au sens de l'équivoque manifeste, fautive dans sa signification générale, est la boutade de Jean Cocteau proclamant : « le poète est un menteur qui dit toujours la vérité ». Le mensonge de l'homme déboucherait ainsi sur la vérité de l'art ? C'est traduire d'une manière provocante, en le sapant à la racine, le rapport autrement subtil, autrement sérieux, de concepts logiques contradictoires dont tant bien que mal nous vivons. Déjà Freud (lui surtout) dénonçait « l'impossibilité de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect ». Cet antagonisme aveugle, enfin mis à jour, est l'un des aspects de la révolution psychanalytique. Si la philosophie s'en relève mal, la poésie, elle, on l'a vu, s'y complait au risque de se perdre. Il semble que toute estrade où parader lui soit désormais contestée ; mais tout dès lors l'incite à s'interroger de plus près sur le fondement de son art et sa destination particulière. Elle veut rejoindre le sens de la vie, ou le reformuler à neuf ; son cheminement devient acheminement. « Dichtung und Wahrheit », c'est l'éternel dilemme et sa synthèse lumineuse à redécouvrir.

II

Ajoutons quelques propos d'observation courante sur la fonction sociale du poète et la portée médiate ou médiatrice de son message. Ni l'une ni l'autre n'est étrangère à l'exigence d'un nouvel équilibre communautaire, ou simplement humain, qui sous-tend ce qu'on désigne aujourd'hui du terme synoptique de la Recherche.

L'équilibre humain, toujours menacé, est à vivre comme dépassement ; et comme dépassement des limites conventionnelles du langage. Or, force m'est bien de le constater ici, grande est l'aliénation du poète dans nos sociétés modernes, et sa nature est double. Le poète est aliéné (ou démuni) en ce sens que le langage-communication, véhiculé comme il l'est à satiété autour de nous, n'offre plus à la parole poétique qu'une frange imperceptible où témoigner pour elle-même. « Toute la vie est écrasée sous le poids des mots », jetait et prophétisait Pirandello. Ce verbalisme universel se solde par un appauvrissement général des consciences. Sa conséquence la plus apparente, c'est le gréganisme quasi halluciné de l'homme moderne, où le poète, toujours relativement inadapté à son milieu, exposé par tempérament à tous les périls de la démesure, ne trouve plus à se situer. Parce qu'il prétend à un langage premier ou « supérieur » qui serait la fine pointe du langage ou son fondement essentiel, le poète est vite suspect d'étrangeté, de non-conformisme, de visée subversive. Et le sens commun aura tôt fait de considérer qu'il s'exclut lui-même d'une communauté forte de ses traditions ou de son idéologie, et de son savoir-faire. J'ai l'air de pousser au noir ; mais en Union soviétique le poète non rallié voit planer sur lui la menace du camp de rééducation, et sous le ciel qui est le nôtre la solitude qu'il respire peut confiner sur le plan moral au désespoir sans remède. Ce ne sont là que deux exemples d'apparence contraire, mais sont-ils tellement opposés ? Partout ailleurs, ou peu s'en faut, couvent la contestation et la révolte.

Dans nos sociétés dites d'abondance ou de consommation, l'autre forme d'aliénation du poète, et qu'il me faut bien effleurer ici, rejoint ce qu'écrivait Marx il y a plus de cent ans déjà : « La bourgeoisie a dépossédé de leur auréole toutes les professions qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle les a enrôlés parmi ses travailleurs salariés ». Fort bien, mais qui songerait encore à rattacher le poète à cette élite professionnelle ? Marx, parlant de l'ouvrier et de son labeur, eut un jour cette comparaison pleine d'une savoureuse ironie : « Si le ver à soie filait pour joindre les deux bouts en demeurant chenille, il serait le salarié parfait... ». Voilà — mutatis mutandis — qui campe remarquablement le poète dans son entourage social, à cette différence près que le poète ne tire point sa subsistance de sa fonction spécifique, et que la soie qu'il secrète n'est pas cotée sur le marché, comme on dit, des « valeurs ». Comment se saisir d'une nouvelle échelle des valeurs — et laquelle ?

Ce sont là, me dira-t-on, des considérations bien sévères ou désabusées dans un exposé qui se devrait d'opter finalement pour un relatif optimisme. La poésie ne serait donc plus ces lendemains qui chantent que nous prédisait Eluard ou Aragon ? Mais le poète moderne n'est ni optimiste, ni pessimiste. Il n'est point Hugo et se défie des trop faciles antithèses. Il regarde, il interroge ; il s'interroge lui-même, délivre son poème et s'y délivre. Il a relégué à la ferraille la trop fameuse tour d'ivoire et sa fausse sécurité. Son pouvoir réside dans ses ressources émotionnelles d'expression, mais aussi dans le constat qu'il dresse et la conscience qu'il assume d'une situation globale. La nôtre est celle d'un bouleversement général des idées reçues et des institutions. Nul n'est plus apte à le ressentir que le poète, de par sa réceptivité vulnérable et l'intuition profonde qui l'anime. De toujours, l'art anticipe et porte témoignage de ce qui vient.

Or, et c'est sur quoi je voudrais conclure, l'intuition qui adhère au vécu, la prescience, la « pré-science », le terme le dit expressément, a toujours précédé la science en tant que telle. Le poète a reçu en partage (et pour le partager) un certain bon sens des ordres de grandeur. Peu entraîné qu'il est à la difficile fréquentation des concepts, il s'en remet de préférence aux rythmes élémentaires, aux images, qui sont en quelque sorte des concepts premiers, comme l'atteste déjà le symbolisme plurivalent du rêve ou du mythe. Les images, fussent-elles désordonnées ou incohérentes, ne trompent pas. Incohérentes, elles traduisent le dérèglement toujours menaçant de l'esprit. Il y a une légalité singulière dans la sollicitation et le déversement des images issues de nos pulsions instinctives et de la finalité qui nous oriente sur l'océan de la vie. Les images portent en elles leur propre nécessité, qui peut être celle du chaos primordial, ou de l'ambiguïté même des choses, ou de la plénitude conquise, ou de la promesse du futur... Aussi bien l'univers cosmique, que la science physique ambitionne de conquérir à grands frais, est-il comme le symbole *visible* de notre réalité psychique *invisible* à peine encore déchiffrée⁷. L'équilibre humain, le nouvel équilibre humain, si j'en crois la Poésie (et je lui restitue ici son sens majusculaire), sera d'abord le parallélisme et la réciprocité de cette double exploration du monde extérieur et du monde intérieur. C'est là, je pense, la grande aventure possible de notre temps.

Genève, avril 1969.

NOTES

1) Façon de parler... A vrai dire, l'influence ou l'héritage du surréalisme, s'il nous concerne tous, est un domaine toujours largement controversé. Le terme déjà de surréalisme, comme peut-être la notion de surhomme chez Nietzsche, paraît affecté de ce même présupposé dualiste qu'en tant que doctrine il récuse de toute son énergie. C'est là sa contradiction, l'ambiguïté dont il joue — et qui ferait injure, si l'on y songe, à la réalité poétique en soi si mystérieuse. Le quotidien *est* le merveilleux, écrit Fernand Lot à propos d'André Salmon. Querelle de langage, si l'on veut, le langage étant ce qu'il est, c'est-à-dire expression médiante, pauvre de substance au niveau de l'immédiat ou du vécu, et forcément assujettie à la logique formelle. Mais les surréalistes, à leur manière, ne se trompaient guère, qui tentaient de renouer par l'écriture automatique avec les fondements irrationnels de l'expérience humaine, la négation chez eux de la raison discursive et de l'ordre établi devant nécessairement entraîner celle des formes traditionnelles du langage. Seulement, une démarche à ce point « régressive », et qui ne put s'autoriser du freudisme qu'à la faveur d'une assimilation forcée des fins de la psychologie à celles de l'art, devait finalement échouer — mais non sans avoir révolutionné l'esthétique contemporaine. Tant il est vrai qu'il est des méprises fécondes, que l'artiste, le poète, voyant et s'abusant tout ensemble, assume toujours au risque d'un échec. C'est là le risque créateur, sous l'un de ses aspects. Va donc pour le terme de surréalisme qu'Apollinaire après les Romantiques allemands avait lancé passablement à la légère, puisqu'aussi bien il est devenu synonyme, pour chacun, de la réalité supérieure ou du merveilleux. Sous l'angle conceptuel, et singulièrement celui de la complémentarité des contraires qu'ambitionne de mettre à jour la poésie, un Michel Carrouges est tout à fait fondé à écrire, au demeurant, que « c'est très consciemment que Breton s'est efforcé de surmonter l'antithèse matérialisme-idéalisme en une synthèse supérieure », et, de ce point de vue, ajoute-t-il, « rien de plus juste que le terme de surréalisme ».

2) Maryse Choisy : *Mais la Terre est sacrée* (Editions du Mont-Blanc, Genève, 1968).

3) Sur l'œuvre et la vie de ce poète, on consultera avec profit l'ouvrage intitulé *Henri Ferrare, un ami de Max Jacob*, que la critique française René Plantier a fait paraître aux éditions de Poésie Vivante, Genève, en 1968.

4) J'ai connu Paul Eluard lors de la première cinématographique, au Studio 28, du *Chien andalou* de Bunuel. Un jour à Genève, qu'il associait, son nom patronymique de Grindel au village de Grindelwald, ne me laissa-t-il pas entendre de surcroît qu'il était d'ascendance suisse alémanique ? On s'expliquerait mieux dès lors certaines affinités exogènes de son lyrisme. Il y avait d'ailleurs chez Eluard quelque chose du sérieux « pénétré » de nos compatriotes d'outre-Sarine. Beau litige à livrer aux scolastes futurs, après la découverte — relativement récente —

des ancêtres grisons de Guillaume Apollinaire, pour ne rien dire du cas de Blaise Cendrars originaire de Sigriswil, né bel et bien à la Chaux-de-Fonds, et qui jamais ne perdit l'accent du cru.

5) Denis de Rougemont rappelle au long, dans son *Journal d'une époque* (Gallimard, 1968) comment *Présence* se trouva associée à la naissance du mouvement personnaliste français. « Un acte de présence à la misère du siècle, une présence enfin qui soit un acte », postulait-il dans le No 2 de nos débuts. Si Rougemont fut l'un de nos plus proches collaborateurs, *Présence* s'inspirait davantage encore de la notion d'humanisme nouveau qui, toute fraîche et décidée, était dans l'air à cette époque, et que l'on voit reprise aujourd'hui par un Pierre-Henri Simon plaidant pour un « humanisme de synthèse »... Nos maîtres vivants étaient Breton ou Valéry, Hermann de Keyserling, Thomas Mann, Thibaudet peut-être, Ramuz sans doute en son aire pulliérane au bord du lac, et pour plusieurs parmi nous Edmond Gilliard. Entre deux trains, je me sentais chez moi au Pays de Vaud. Edmond Gilliard, qui me dédiaçait comme suit l'un de ses ouvrages : « A Gilbert Trolliet, qui est aussi Vaudois », m'agréait à la table de famille au delà de toute espérance. Mais qu'en était-il, au juste ? Vaudois d'origine, né en terre fribourgeoise, de mère neuchâteloise, et le mieux du monde acclimaté à Genève depuis l'enfance, je m'éprouvais Romand par quelque bout qu'on me prit en cette province qui n'en est pas une, et j'échappais ainsi en toute justice (dirai-je de justesse ?) à nos idiosyncrasies cantonales si jalouses les unes des autres. Cela dit, que vivent nos meilleurs particularismes régionaux, gages d'une Suisse éternelle et de l'idée fédéraliste à réaliser encore en Europe, notre plus grande patrie.

6) Il serait piquant de citer la note qu'à propos de cette entreprise quasi héroïque je fis paraître, en 1956, dans le fascicule de *Présence* qui lui succédait peu ou prou. En voici un extrait : « Plusieurs de nos abonnés se sont étonnés que la *Revue de Suisse* dût suspendre sa publication après un essor régulier de dix numéros... Pour illustrer le climat moral dans lequel baigne une revue suisse à ses débuts lorsqu'elle se soucie de rallier à sa cause les représentants officiels du pays, nous divulguerons le fait suivant : notre No 1, qui comportait, entre autres, les noms — pourtant rassurants pour la plupart — de Luc de Meuron, Léon Savary, Gonzague de Reynold, Ferdinand Morel, Emmanuel Buenzod, Alfred Wild, Albert Rheinwald et Henri Guillemin, fut envoyé, avec une lettre fort engageante et courtoise, à la totalité de nos parlementaires, conseillers nationaux et conseillers aux Etats. Ce geste d'invite et de confiance, d'une confiance qu'il faut bien qualifier aujourd'hui d'ingénue, valut à l'administration de la *Revue de Suisse* très exactement... un abonnement — et ce fut celui de M. Albert Picot ».

7) Au moment d'aller sous presse, je lis ceci dans le volumineux et très remarquable essai que le Dr Gérard Mendel a publié, fin 1968, sous le titre *La Révolte contre le Père* (Payot, Paris) : « On peut penser que nous sommes aujourd'hui à la Préhistoire de la connaissance du monde intérieur humain. Il existe un décalage considérable entre notre maîtrise rationnelle de la réalité extérieure et les premiers pas que nous faisons depuis à peine un demi-siècle quant à la maîtrise de notre réalité intérieure... L'on peut espérer un même spectaculaire développement... ».

L'Ancoche

L'ancien et l'ancien
Ont posé dans le jardin
Où dort le malaccate
Entre l'amour et le docteur

Thibaudet Apollinaire

DEUX POÈMES

SANS doute on vous l'a dit : je meurs où je m'attache.
Je m'attache et je meurs.
Le poir des fleurs n'a rien d'enviable qu'on sache.
En l'oubli des ruineux.

La Nature trahit à des façons de dire
Pâquerette, mouron.
Le printemps abari se penche et nous respire
Et nous nous en mourons.

Pour un instant épelle : sensitive,
O non méditative !
Elles ont il jamais apprenu plus native
Bobinet plus tôt fait ?

D'autres ont posé. Et de quoi je vous prie ?
Fais encore jamin.
Moi rose ! Pour un peu tu m'appelles Marie
Et tu me prends la main !

*Le muguet s'imagine un tumulte de cloche !
Le pauvre pissenlit
Rêve d'une équipée, attrape une taloche
Et boude dans son lit.*

*Le trèfle, ce chétif, assis au ras de l'herbe
Est jaloux du bonheur.
La tulipe s'étrangle à force de superbe,
Le lilas n'est que pleur ;*

*Il n'est que pleur et l'asphodèle n'est que l'une
Des touffes du néant...
Son mutisme est le cri d'éternelle rancune
Sous son tertre béant.*

*Au cœur de l'asphodèle une bouche écarlate
Que, fantôme, tu mords !
Au cœur de l'asphodèle étourdiment éclate
Le tumulte des morts.*

*Mais le thym que l'on vit à l'exemple de l'elfe
Détaler de l'orteil !
Le pavot éclaté sous le temple de Delphe,
L'oracle du sommeil !*

*Le lys infatué, monument de l'histoire
Et ses quarante rois ;
La couronne d'épine et son faite de gloire
Et son chemin de croix.*

*La glycine ! penchée et sa robe agonise !
Le myrte dévêtu !
La sauge, le souci, la lavande indécise,
Le bleuet éperdu...*

*Fuir à la fin ! Je veux le large, serre immense
Et le ciel jumelé.
La patrie est là-bas où le phalène danse
Un ballet étoilé.*

*Je veux l'astre inutile et la masse qui tremble
De l'éther endormi,
L'ivresse comme un vin jaloux qui te ressemble,
Silène, mon ami.*

*Toute la centaurée ameute l'air livide !
Mais moi, de mon licol,
Je ferai la chanson qui se moque du vide,
La prouesse du vol !*

*J'ébaudirai de poudre bleue et de salpêtre
Le jour enfin lavé.
Folle d'aube j'irai de fenêtre en fenêtre
Dans le temps retrouvé...*

*Puis à l'onde et sa turbulence pêle-mêle,
Mordre le sel amer !
Baptisée à l'envi me prénommer Adèle,
Anémone de mer !*

*Et là, dans la remole chaude, sans la moindre
Souvenance de rien,
Sous l'œil vague des thons me joindre et me disjoindre
Obstinément, ou bien*

*Clamer enfin cela que signe la distance
Qui là-haut s'en allait
De la rive océane aux marches de la France
Par des routes de lait !*

*Où la lune est levée, elle est double, elle est d'ombre,
Tous les cris ravalés !
Elle chute ! et demain si moi-même je sombre,
Qui suis-je ? Mais allez...*

*Allez ! je ne serai jamais que l'ancolie,
Epouse du jardin
Qu' Apollinaire noue à la mélancolie
A cause du dédain.*

*Je me retrouve ainsi que la saison m'a faite,
Rejeton du hasard,
Avec ma confiance et mon heure imparfaite
Sur le cadran si tard.*

*Ne me dites qu'un mot. Mais lequel ? Je devine
Les mots qui restent mal.
Il faudrait la prière et la beauté voisine,
Leur objet inégal.*

*Il faudrait la durée éparse dans la trêve,
L'abîme émerveillé,
Quand la folie aveugle est la somme du rêve
Où toute j'ai veillé.*

*Vous, adieu. Je m'en vais crever où je m'attache,
Non loin du cyclamen.
Puisse la faim brouter ma misère, la vache !
Et l'écho dire amen.*

Mai 1969.

Visite à Ramuz

A Daniel Simond

RAMUZ dans sa thébaïde
Vous accueillait gentiment.
Quel était le plus timide,
De la vigne ou du sarment ?

Passé la ténèbre toute
D'un immense corridor,
La chambre coûte que coûte
Vous prenait à bras-le-corps.

Les barreaux de la fenêtre
Sciaient en tranches le lac !
Il me fallait comparaître
Et répondre tout à trac.

Vous habitez donc Genève,
Mais où donc est-ce, déjà ?
Rime aveugle de mon rêve,
Fallait-il entendre ça !

Mais connaissez-vous Lucerne,
Cette autre ville qu'on dit ?
Nous au moins on est de Berne,
Entre Denge et Denezy...

Sa cigarette si bleue
Comme abeille convolait.
Passage d'un hochequeue,
Et le vin du Dézaley.

De la mèche à la moustache,
Ce nid d'aigle, ce profil !
Avec les yeux d'Aimé Pache
Sous le ténébreux sourcil.

Et moi dans mon innocence
(La vérité je vous dois)
Confondu de sa présence
Et du Pouvoir des Vaudois.